

Joliette et les beaux-arts

Bruno Hébert

Volume 20, Number 3, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77868ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, B. (2015). Joliette et les beaux-arts. *Histoire Québec*, 20(3), 26–30.

Joliette et les beaux-arts

par Bruno Hébert

Bruno Hébert c.s.v. fut un des conférenciers au dernier congrès de la Fédération Histoire Québec, qui s'est tenu à Joliette en mai dernier, et ce texte résume son exposé. L'histoire de Joliette est indissociable de la présence des Clercs de Saint-Viateur arrivés au pays en 1847 pour prendre en charge le collège que venait de construire M. Barthélemy Joliette. C'est autour de ce collège que s'est établie avec le temps une présence culturelle agissante, tant sur le plan des beaux-arts que de la musique et du théâtre. Bruno Hébert vous propose un tour de piste des principales réalisations des artistes en architecture, sculpture, peinture et muséologie de la région.

Si Joliette jouit d'une belle renommée en musique et en beaux-arts, c'est principalement grâce à son collègue – qu'on appelle Collège Joliette (1846-1904), Séminaire de Joliette (1904-86), Cégep de Joliette (1968...) ou Académie Antoine-Manseau (1986...). Les générations s'y sont succédé, animées par quelques maîtres au dynamisme contagieux, ce qui a permis à des rejetons d'essaimer et à des compétences de l'extérieur de venir féconder le milieu. Traçons l'image des principaux agents de ce rayonnement dans le domaine des beaux-arts.

Joliette est née dans un tournant rapide de la rivière L'Assomption à cinq kilomètres au nord du village de Saint-Paul. C'est là que le notaire Barthélemy Joliette (1789-1850), entrepreneur forestier très actif dans le commerce outre-mer, conduit une trentaine de bûcherons en 1823 pour y faire chantier. Puis, il fait construire sur la rivière nouvellement harnachée une scierie et un moulin à farine, promesses d'avenir. Peu d'années après l'apparition des premières maisons, on ne parle plus d'un chantier mais d'un village. À ce village, il donne le nom de L'Industrie, toponyme qui dit assez son intention. Il s'y fixe à demeure en 1828.

En 1842, on inaugure l'église paroissiale érigée à ses frais sous le vocable de Saint-Charles-Borromée, patronyme choisi par M^{sr} Bourget en l'honneur de M^{me} Joliette, la *seigneurresse* Marie-Charlotte de Lanaudière. Puis, le fondateur couronne son œuvre par la construction d'un collège dont il confie la direction, un an plus tard,

aux religieux français promis par Mgr Bourget. Il s'agit de trois clercs de Saint-Viateur arrivés chez nous le 28 mai 1847 et rejoints deux mois plus tard par deux de leurs confrères.

Or, c'est dès cette année-là, en ce collège, qu'apparaissent chez nous les premiers signes d'une sensibilité aux beaux-arts. Grâce à la dissolution d'une communauté religieuse naissante à Chambly, les Petits Frères de la Croix, voués à l'éducation, les Viateurs ouvrent un noviciat à peine trois mois après leur arrivée et ils héritent de neuf postulants sans guère avoir eu à les recruter. Parmi ces rescapés se cache un jeune homme de 17 ans plein de talents, déjà ouvert à la musique et aux beaux-arts, ce qui n'est pas commun à l'époque. Il s'agit de **Louis Vadeboncoeur** (1831-96), natif de Saint-Hilaire-de-Rouville.

Cette recrue connaîtra une carrière de 49 ans, consacrée presque exclusivement au Collège Joliette. Préfet de discipline, il agit aussi comme professeur de piano et de dessin, maître de chorale, arrangeur et compositeur. Il finira par fonder la fanfare, puis l'orchestre du Collège. Côté beaux-arts, « il a crayonné de nombreux plans de chapelles, d'autels, de retables », lesquels ont inspiré, entre autres, les architectes de la chapelle du Collège (1882-83) et ceux de la nouvelle église Saint-Charles (1887-89), la future cathédrale. Il s'adonne aussi à la sculpture d'ornement. Comme il ne signe jamais ses œuvres, il nous est difficile aujourd'hui de les repérer. Une chose est certaine, il a marqué plusieurs générations d'étudiants, comme nous verrons.

Le 20 octobre 1848 entre au Noviciat **Joseph Michaud**, 26 ans, personnage peu expansif, plutôt timide, mais déjà formé. Il vient de Kamouraska, une région où l'on trouve à l'époque, au dire d'Arthur Buies, une population intelligente et plus délurée que partout ailleurs au Québec. Or, voilà qu'en début d'adolescence, Joseph perd son père et sa mère, ce qui le force à retarder son entrée au cours classique. Il finit par étudier au Collège de La Pocatière de 1838 à 1846, entre autres, sous l'aile de l'abbé Thomas-Benjamin Pelletier, en physique et en dessin industriel. Il subit sans doute aussi l'influence d'Edward Carroll Ennis, époux d'une de ses sœurs, spécialiste en moulins hydrauliques. Refusé à la prêtrise par M^{sr} Signay faute de maîtrise de l'anglais, Joseph Michaud enseigne deux ans sans soutane à son *alma mater* avant de rejoindre nos rangs en 1848.

Or, cet homme se signale d'abord comme professeur de sciences. En 1858, les supérieurs l'envoient établir le Collège de Rigaud sur la colline, coup d'envoi de ce qui deviendra une étonnante carrière en architecture. Il part ensuite avec deux compagnons seconder M^{sr} Demers comme éducateur à Victoria sur la côte du Pacifique. Pour s'y rendre, il faut passer par le détroit de Panama – une expédition d'un mois. L'engagement durera trois ans. C'est là qu'il sera ordonné prêtre en 1860 à 38 ans et qu'il assurera la construction de la première cathédrale de l'endroit, une bien modeste chapelle.

La polyvalence du personnage n'est pas sans attirer l'attention, car, s'il s'intéresse à l'architecture, il fera aussi sa marque comme physicien, chimiste, géologue, astrologue, numismate, tourneur et sculpteur sur bois. Et c'est lui qui aménagera le musée de sciences naturelles du Collège Joliette. Conjugué avec l'effet Vadeboncoeur, l'impact de sa présence auprès des jeunes est facile à comprendre. Comme architecte, il ne manquera pas de travail, c'est sûr, surtout que la commandite sait qu'elle peut compter sur sa compétence et de bonnes marges de bénévolat.

Son œuvre en architecture sera considérable, d'autant plus qu'il a la réputation de bâtir solide. Joliette lui doit son club social appelé l'Institut, l'édifice du marché, la chapelle Saint-Joseph, la chapelle Bonsecours et l'aile de briques du Collège. Il a conçu ou consolidé une dizaine d'églises dans la région, par exemple, Sainte-Mélanie, Saint-Norbert, Saint-Liguori, et d'autres dans le Vermont : Winooski et Burlington. Nous lui devons un certain nombre de couvents et de presbytères et, pièce majeure de son entreprise, la cathédrale de Montréal que M^{sr} Bourget rêve de voir édifier sur le modèle de la basilique Saint-Pierre. Envoyé à Rome en 1868 comme aumônier des zouaves pontificaux, il en profite – c'est l'autre aspect de sa mission – pour transcrire les plans de la basilique en vue d'en réaliser une maquette. L'entreprise (15' x 10' x 9'), d'une incroyable précision, réussit à merveille, avec l'aide du F. Onésime Poiriault, ébéniste, et d'un élève doué.

Grâce à l'influence des Michaud et Vadeboncoeur, et d'autres maîtres que nous ne nommerons pas, le Collège Joliette devient plus qu'un simple lieu, il devient un véritable milieu, apte à fertiliser en toute liberté les natures prometteuses. De plus, des artistes de l'extérieur enrichissent Joliette de leurs œuvres : Antoine Plamondon, Georges Delfosse et Ozias Leduc en peinture; Philippe Hébert,

Olindo Graton et Alfred Laliberté en sculpture. Et la musique, le théâtre et l'écriture ne sont pas laissés en berne.

Malgré les difficultés trop connues de la vie d'artiste, certains finissants choisiront d'en faire une carrière : Anatole Parthenais en sculpture, Jean-Bernardin Rioux et Norbert Chapedelaine en peinture, Martin d'Angeville Dostaler et Alphonse Durand en architecture.

Anatole Parthenais (1839-64) étudie au Collège de 1848 à 1856. Tout jeune, il s'illustre en sculpture, notamment dans la miniature. Il étudiera plus tard à Paris (1860-63), où il réussit à épater les Français, couronné qu'il est à trois reprises par l'École impériale des beaux-arts. Malheureusement, à peine revenu d'Europe, il succombe à la maladie le 27 décembre 1824 à l'âge de 25 ans.

Jean-Bernardin Rioux (1835-1921) est originaire de Trois-Pistoles. Il étudie d'abord à La Pocatière, puis six ans au Collège Joliette, où il se découvre un penchant pour la peinture. Ordonné prêtre en 1867, il sera, entre autres, fondateur de la paroisse de Sainte-Monique (Deux-Montagnes) et curé de Saint-Henri (Montréal). Son ministère ne l'empêche pas de prêter son concours comme peintre aux églises en construction. Nous lui devons, par exemple, les murales de la chapelle du Collège et le tableau *La Mort de saint Joseph* de la future cathédrale de Joliette. Les évangélistes de la coupole de la cathédrale Saint-Jacques sont de lui, de même que des travaux aux églises de Varennes, Mascouche et Blainville. Il a même trouvé le temps d'aller étudier deux ans à Rome sous la coupe du peintre Bioro Vini.

Norbert Chapedelaine (1859-1926), lui, vient de Saint-François-du-Lac. Il entre en communauté comme frère convers, pratique et enseigne la cordonnerie aux sourds-muets. Initié par le F. Vadeboncoeur, il s'intéresse à la peinture. Il orne en 1890 le parloir du Collège de murales remarquables,

dont un panoramique à vol d'oiseau (bien avant l'invention de l'avion) de l'église et du collège de Joliette. Il crée un rideau de scène et des décors de théâtre, invente même un dispositif de report d'image. Il quitte la congrégation après 12 ans et passera plus tard au clergé séculier. La suite de ses travaux et de sa vie nous est mal connue. Il en va de même de Martin d'Angeville Dostaler, lequel aurait été, à ce qu'on rapporte, un excellent architecte.

Alphonse Durand (1859-1937) sort, lui aussi, des mêmes labours. Avec la complicité du P. Cyrille Beaudry, apparenté à sa mère, il fait son cours classique à Joliette malgré le peu de ressources de la famille. Une fois adulte, il étudie la sculpture à Boston où il rencontre Marie Schwerer, une Alsacienne, sculpteure elle aussi, qu'il épouse en 1883. Tous deux travaillent à la réalisation du fabuleux chœur de la chapelle du Collège tout de bois sculpté. Ils tiennent atelier à Joliette, ouvrent une succursale à Montréal, mais, hélas, y connaissent la faillite en 1889.

Férés d'aventures, ils passent ensuite 10 ans dans le vaste monde, attirés, entre autres, par la ruée vers l'or sur



Saint Côme et saint Damien, huile sur toile par Bernardin Rioux, Église de Saint-Côme, au nord de Joliette.

la côte du Pacifique. On les retrouve plus tard en Europe, surtout en France, avant de les revoir à Joliette en 1901, où ils s'établissent définitivement. Ils y fonderont un atelier de sculpture où ils « usineront » les bancs de la cathédrale, bancs ornés de sculptures. Avec le temps, Alphonse Durand penchera du côté de l'architecture.

Plusieurs édifices publics de Joliette sont nés de son talent : l'École industrielle, l'usine de pompage, l'hôtel de ville, le Cinéma de la rue Saint-Paul, l'Hôtel des Postes, l'Arsenal, l'aile des professeurs du Séminaire et l'agrandissement de l'évêché. À l'extérieur, on a requis ses services pour le couvent de Boucherville, l'aile principale du Collège de Rigaud, le palais de justice de Trois-Rivières, l'École industrielle de Shawinigan et le presbytère de Saint-Roch. Sans oublier la part la plus remarquable de son œuvre, réalisée en commun avec sa dame : la douzaine de superbes résidences dont ils ont doté Joliette, résidences jalousement conservées qui font l'orgueil de la cité.

Marie Schwerer meurt en 1936, Alphonse Durand en 1937. Or, en 1937, un professeur du Séminaire, **Wilfrid Corbeil**, est un artiste déjà

en piste; c'est à croire que la filiation joliettaine du côté des beaux-arts est appelée à se perpétuer. Wilfrid Corbeil (1893-1979) coule son enfance à Saint-Lin-des-Laurentides. Jeune, il montre déjà de nettes dispositions pour le dessin. Il est même gazetté dans *La Presse* à l'âge de 12 ans. Après ses années de collègue (1905-1912), il entre chez les Clercs de Saint-Viateur, accède au sacerdoce en 1918 et devient professeur permanent au Séminaire. En 1925, il s'inscrit en lettres anciennes – deux ans à Montréal et deux ans à Paris. Il en profite pour s'ouvrir, autant qu'il peut, au domaine des arts.

Avec les années, notre confrère finit par toucher à beaucoup de choses : il est peintre, sculpteur, architecte, organiste, éducateur, débatteur, collectionneur, incomparable animateur des arts dans la région. Il se fait d'abord connaître au théâtre avec ses flamboyants décors. Le théâtre à ciel ouvert du *Pageant* de 1947, qui célèbre le centenaire de l'arrivée des Clercs de Saint-Viateur au Canada, constitue son sommet dans le domaine.

Mais pour lui-même, Wilfrid Corbeil est d'abord un peintre. En 1935, il accouche d'une série de 10 encres rehaussées de gouache illustrant le

Séminaire et ses alentours. Puis, presque tous les ans, il expose les gouaches et les huiles de ses randonnées d'été dans Lanaudière, Charlevoix, la Gaspésie... De sa palette ensoleillée, épicurien du pinceau, il développe dans ses paysages une sorte d'esthétique de la splendeur. Ce qui l'amènera, dans la soixantaine, à se lancer dans de vastes murales, soit celle de l'église de Rawdon (1956) et les deux du Scolasticat (1964-65).

Pendant toutes ces années, Corbeil n'oublie pas qu'il est aussi un éducateur. À ce chapitre, retenons trois initiatives : son studio d'art hors classe qu'il ouvre aux étudiants en 1930, la création du journal *L'Étudiant* en 1935 et les expositions d'artistes connus qu'il organise à partir de 1940. Il illustre *L'Étudiant* de gravures réussies de ses élèves, manière de nourrir leur appétit. En exposant les Fortin, Gadbois, Lyman, Mounth, Masson, Borduas et Cie, il vise aussi à initier le commun des élèves aux secrets du langage pictural.

Finalement, c'est l'architecture qui prendra le plus de place dans son œuvre. Bien au fait du renouveau de l'art sacré en France, il revient d'Europe en 1929 la tête pleine d'idées nouvelles, et les occasions de les appliquer ne manqueront pas. Deux projets se présentent à lui dans les années 1930, deux réussites : la chapelle en bois rond de Clermoutier au 8^e Lac de Chersey et celle, modernisée, de notre Scolasticat de théologie de Base-de-Roc. Mais le défi qui l'engagera comme jamais, ce sera la reconstruction du Noviciat Saint-Viateur de Joliette incendié dans la nuit du 26 février 1939. Ce projet l'occupera beaucoup et sera l'une de ses grandes réussites.

Le nouveau Noviciat emprunte son extérieur à une abbaye romane du XII^e siècle, Saint-Georges de Boscher-ville, près de Rouen. Quant à son dedans, dans le hall d'entrée, il adopte l'Art déco, une manière inspirée du cubisme et de l'Art nègre, qui favorise la simplicité des formes et le respect



*Le Noviciat Saint-Viateur de Joliette, conception architecturale de Wilfrid Corbeil.
(Photo : Jean Chevrette)*

de la nature des matériaux. Un art, en outre, qui aime faire appel à d'autres disciplines. La pièce majeure de l'entreprise, la chapelle, est une réplique adaptée de l'église paroissiale de Frielingsdorf, près de Cologne, œuvre de Dominikus Böhm (1935).

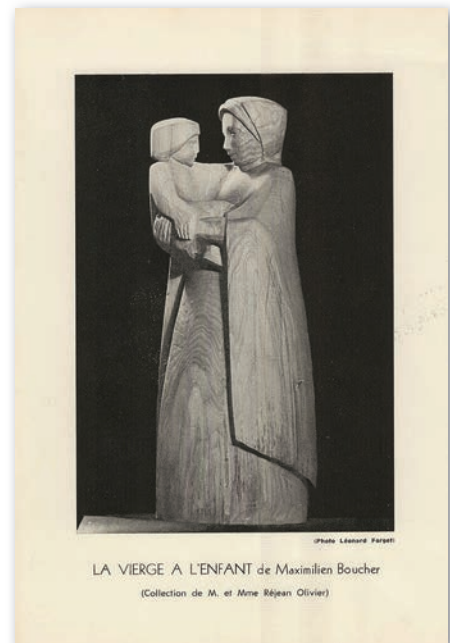
Corbeil réussit à conjuguer l'ancien et le nouveau, en tout respect dû au langage de l'un et de l'autre. Il fournit, en outre, du travail à plusieurs artistes : Marius Plamondon pour les vitraux et l'ornementation sculptée, Jean-Marie Gauvreau à l'École du meuble pour le mobilier du chœur, Sylvia Daoust et Gaétan Therrien pour la statuaire. Les tombeaux d'autel sculptés sont réalisés, l'un par Louis Parent, l'autre par Elzéar Soucy, tandis que l'orfèvrerie a été élaborée dans nos ateliers par des confrères selon les idées du P. Corbeil et des emprunts à Fernand Py et Marcel Dupond. Quant aux rampes et aux portes grillagées, elles ont été exécutées par Albert Langlois, forgeron de la région de Châteauguay, toujours sur des dessins du P. Corbeil.

Cette collaboration préparera sans doute la création en 1946 du Retable, une association d'artistes voués à l'art sacré. Il s'agit d'une initiative du P. Corbeil et d'un prêtre français, André Lecoutey, ancien élève de Maurice Denis et de Georges Desvallières, rattaché depuis 1946 au Séminaire. Diverses réalisations s'ensuivront pour notre confrère : le sanctuaire marial de Nicolet, celui de La Ferme en Abitibi, la Nonciature apostolique d'Ottawa, la chapelle du cardinal Léger, le Séminaire de Hearst, l'église de l'Andrienne, l'agrandissement du Scolasticat Saint-Charles, sans oublier quatre chapelles d'été au nord de Joliette et quelques projets achevés sur papier, mais non réalisés. À partir de 1950, à tous les ans, il consacra novembre et décembre à créer de superbes crèches de Noël, autant pour les places publiques que pour les églises.

Un mot, enfin, de Corbeil le « muséologue ». M. le chanoine franco-américain Tisdelle, un ancien du Collège, a rassemblé avec les années une collection d'art fararissime, allant du coffre funéraire étrusque à Auguste Rodin en passant par la statuaire médiévale et un étalage d'œuvres de siècles plus récents. Sans postérité, le prélat décide de se retirer chez nous et de se départir de son bien au profit de la congrégation. Conséquence : la collection Tisdelle enrichit la collection du Séminaire. Toutes deux serviront de base à la création du Musée d'art de Joliette, dernier coup d'éclat de Corbeil l'octogénaire, rude édifice de sa composition qu'on inaugure en 1976.

Le père avait quitté l'enseignement en 1950 à 57 ans, avec la ferme intention de poursuivre sa vie d'artiste – ce qu'il fit d'emblée. Le **P. Maximilien Boucher, c.s.v.** (1918-75), qui le remplace, relance le studio d'art et donne même des cours au public joliettain. « Le père Max », comme on l'appelle, est né à Saint-Damien-de-Brandon. « Timide et intérieur, il préfère dans sa jeunesse le dessin aux jeux bruyants de son âge. » Élève au Séminaire, il suit pendant un an les cours du P. Corbeil. Ordonné prêtre, il se destine à une carrière d'artiste éducateur, passe trois ans à l'École des Beaux-Arts de Québec, subit l'influence de Marius Plamondon et d'Henri Charlier.

Se sachant peu éloquent, il n'entre jamais en classe que surréparé. Il compense cette limite par la qualité de ses contacts personnels et la distribution de notes de cours d'une grande qualité. Il illustrera un jour de belle façon les cahiers de sciences naturelles du F. Léo Brassard, l'un sur les *animaux*, l'autre sur les *plantes*. À la création du Cégep, il fonde avec Gaétan Therrien et Marcel Ducharme le département d'arts plastiques, département qui se bâtit, avec les années, une réputation enviable.



La vierge à l'enfant de Maximilien Boucher, collection de M. et M^{me} Réjean Olivier. Madone sculptée en orme abattu dans le parterre du palais de justice de Joliette. (Photo : Léonard Forget)

À son travail d'éducateur, il joint une carrière très active de sculpteur. Taillé comme un Hercule, ce n'est pas la pierre qui l'effraie ni le bois. En 1966, il participe avec son ami Gaétan Therrien au Symposium de sculpture organisé par la Ville. Il se méfie de sa virtuosité naturelle, favorise en sculpture le dépouillement, la simplicité. Son idéal : en arriver à exprimer beaucoup avec peu.

Le *Christ en croix* de 19 pieds, en bois, qu'on retrouve aujourd'hui à l'église du Christ-Roi de Joliette, témoigne de son talent, de même que celui de 10 pieds du Collège de Matane, conservé aujourd'hui au Musée du Québec. Huit crucifix de dimensions plus modestes, bien que très variés de conception, servent la même cause. Retenons de plus une dizaine de madones presque grandeur nature, tenant dans leurs bras des petits Jésus tout ébaubis.

En peinture comme en dessin, le P. Boucher explore à coups de travaux sur pellicules et d'études géométriques à l'acrylique de nouvelles façons de s'exprimer.

Il s’amuse, en outre, avec ses amis à la *peinture collective*. Des jeunes et des moins jeunes ont profité de la qualité de sa présence. En novembre 1975, à la stupéfaction de tous ceux qui l’ont connu, il décède à 58 ans des suites d’un accident de la route.


Son ami **Gaétan Therrien** (1927-2005) s’est joint à l’équipe du Séminaire en 1962. Natif de Drummondville, il s’est formé aux Beaux-Arts de Montréal sous Alfred Laliberté d’abord, puis Sylvia Daoust et Armand Filion. En 1952-53, il part pour la France où il partagera les ateliers de Ossip Zadkin et Marcel Guimond. En plus de ses années d’enseignement au Collège, il réalise au-delà de 200 œuvres sculptées, dont la moitié au moins taillées dans la pierre. Sa visée est assez proche de celle du

P. Boucher. Ce qui l’intéresse, c’est le primitif, l’essentiel, qu’il faut savoir dépouiller du superflu.

Il consacrera une part importante de son œuvre à l’art sacré, constituée de pièces qu’on retrouve dans quelques églises: *Saint-Bernardin-de-Sienne* à Montréal (1956), par exemple, et le *Christ-Roi* à Joliette (1977...). Subsistent également de lui deux monuments publics, l’un à Joliette (1966), l’autre à Laval, devant la Maison des arts (2005). En tout respect du patrimoine, on lui confie en 1992 la restauration de la statue du Sacré-Cœur, œuvre de Thomas Carli, qui domine l’édifice du Collège depuis plus d’un siècle. Puis, Gaétan Therrien prend sa retraite de l’enseignement, et ce, pour mieux poursuivre son œuvre.

Fermons là-dessus le livre de cette part mémorable de notre histoire. Si nous avons parlé du tronc de l’arbre, nous avons peu parlé de ses branches, encore moins de ses feuilles, qui sont pourtant nombreuses. Mais l’exemple du Collège Joliette et de la communauté viatorienne illustre bien, croyons-nous, l’importance du rôle des institutions dans l’œuvre de support et de diffusion du travail des artistes. Car si l’artiste crée dans la solitude, il a besoin de communiquer ce qu’il invente, il a besoin du support de l’institution, créatrice d’événements, dont le rôle est de soutenir l’effort individuel à long terme.

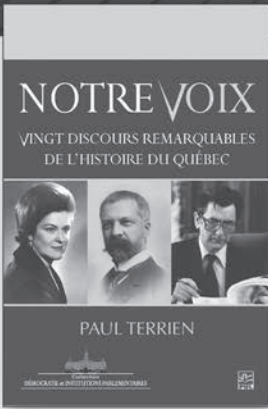




Presses de l'Université Laval

Notre Voix
Vingt discours remarquables de l'histoire du Québec
Paul Terrien

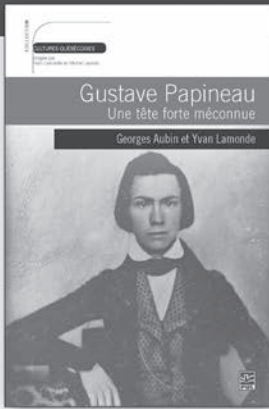
ISBN : 978-2-7637-2088-3
196 pages • 24,95 \$




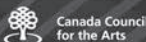
NOTRE VOIX
VINGT DISCOURS REMARQUABLES DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC
PAUL TERRIEN

Gustave Papineau
Une tête forte méconnue
Georges Aubin
Yvan Lamonde

ISBN : 978-2-7637-2244-3
312 pages • 32,95 \$



Gustave Papineau
Une tête forte méconnue
Georges Aubin et Yvan Lamonde

Inscrivez-vous à notre infolettre au www.pulaval.com